

Harry GUEST : *Le temps d'une brève attention et autres poèmes / Short Attention Span and other poems*. Traduction d'Anne Mounic. Illustrations de Guy Braun (Atelier GuyAnne, 15 €).

Né en 1932, Harry Guest a séjourné et enseigné au Japon d'où il a ramené et publié *Post-War Japanese Poetry* en 1972 et *A Traveller's Literary Companion to Japan* en 1994. Il définit ici le haïku dans « Pour étrangers » : « En japonais un haïku ne consiste pas / en trois vers horizontaux mais se déroule / verticalement sans rupture / comme si vous voyiez une traînée de gouttes / d'eau luisant sur une vitre. » Mais ses courts poèmes évoquent plutôt l'imagisme d'Ezra Pound et Amy Lowell qui rejetaient tout arrière-plan métaphysique de l'image. Ainsi dans « Haïku » : « vertes, rousses ou dorées / des feuilles qui noircissent volettent encore / sur fond de ciel d'été ». Harry Guest compose aussi des épigrammes, par exemple avec « C'est peu dire » : « Certains poètes boursoufflés / de trop de louanges / risquent d'écrire des bêtises. / (Et de les publier.) »

Ce volume de poèmes se divise en deux parties distinctes par la longueur des textes. Dans l'une et l'autre se manifeste un malaise existentiel que l'écriture n'apaise pas, pas même devant les ruines d'Angkor Vat. L'homme « sans ombre » qui a « perdu les autres » est resté « désemparé sur le quai / tandis qu'appareillait le bon navire *Espérance* ». Diplômé de la Sorbonne avec une thèse sur Mallarmé, admirateur de Prévert dont il pastiche dans un poème l'« Inventaire », Harry Guest évoque nombre de créateurs qu'affecta l'appel de la mort, telle « Miss Dickinson » ou encore Rothko, « égaré sans espoir sur quelque planète solitaire ».

Les magnifiques estampes et aquarelles de Guy Braun, toutes de noir vêtues, apportent quand même des traits de lumière.

Michèle DUCLOS

Emmanuel MERLE : *Habiter l'arbre*. Encres d'Élisabeth Bard (Voix d'encre, 20 €).

Dans ses paysages intimes, Emmanuel Merle vient *habiter l'arbre* comme il boit à la source, comme il puise aux origines mêmes de la langue : « mes racines sont mentales, mes branches / poussent dans les mots ». En exergue à ce très beau recueil, il inscrit quelques vers du poète italien Roberto Mussapi qui présente l'arbre, tel « le lieu secret de la soif, de la montée vers la lumière ». Dès l'enfance, dans le vent, dans la peinture, dans la foudre, dans les mythes fondateurs, dans les éléments palpables du monde réel, l'arbre pour l'auteur est omniprésent. Habiter l'arbre comme le monde, en poète.

Ce qu'il reste de l'enfance : le rapport physique et mythologique à l'arbre transforme l'enfant lui-même en être originel, voire surréel : « L'enfant dans un arbre, une divinité / simple, d'avant le monde, l'accord parfait. » S'accorder au monde, oui mais dans l'inconfort du risque, dans l'angoisse de la finitude : « J'ai l'impression que l'arbre / réclame la foudre, / le feu est au fond de lui [...] comme une âme consume un corps. » Dans la frondaison, sous la canopée, l'auteur s'exprime lui-même en peintre du regard, sensible aux effets de couleurs, aux ombres multipliées : « le bleu est refusé par les branches ». Ou encore, trait d'union entre la terre et l'infini : « les arbres percent le ciel... » Le poète voit dans le sycamore son auto-portrait : « Mon corps. / Aussi nu dans son écorce nue. »

Emmanuel Merle adresse au lecteur comme à lui-même cette injonction première : « Lis l'arbre. » Il voyage d'arbre en arbre, dans les forêts, dans les parcs, dans les musées. Dans le bois de bouleaux photographié clandestinement à Auschwitz-Birkenau, au-dessus des crématoires, par un membre du Sonderkommando, il tente de percer le mystère de l'insoutenable :